

1

L'odeur du chlore sur la peau (et un peu de sauce à spaghetti)

LES LUNDIS SONT DES HÉRISONS QUI SE SONT LEVÉS DU MAUVAIS côté du lit.

Chaque début de semaine, c'est ma conclusion : les lundis sont des hérissons. De petites choses qui s'impatientent toutes seules dans leur coin et qui se recroquevillent autour de leurs frustrations. Si vous essayez d'accomplir quoi que ce soit avec un lundi, il durcira ses épines. Il fera exprès de vous amocher le bout des doigts.

Alors il faut être prudent, les lundis. Il faut ménager le hérisson.

Mais les gens n'ont pas le tour. Ils brassent le petit animal comme si c'était un mercredi de milieu de semaine. Et ils en récoltent les épines.

Ma mère, par exemple. Ce matin, elle était d'une humeur plus noire que noire. Surtout parce qu'elle n'a pas réussi, pour une énième fois ce semestre, à convaincre Alex, mon frère, de se traîner jusqu'au cégep¹ pour assister à ses cours.

Et un peu parce que j'ai refusé, moi aussi pour la énième fois, de laisser notre médecin de famille me prescrire la pilule.

Ma mère avait les mains tremblantes parce que, les lundis, elle boit beaucoup trop de café. Mon père lui a lancé quelque chose comme : « Slacke la caféine, Simone, t'es pas une batterie de char qui a besoin d'être boostée ! » Elle ne l'a pas très bien pris. Lui n'a pas très bien pris qu'elle ne le prenne pas. Et sourcils en accents circonflexes pour tout le monde.

En ce moment, à la piscine, l'entraîneur de l'équipe de natation a aussi l'air de se dire que la fin de la fin de semaine est arrivée trop vite. Il se venge en orchestrant des séries de sprints impossibles, ce qui crée une belle atmosphère de chia-lage collectif. L'entraîneur se demande tout haut ce qu'il a fait pour mériter que vingt-sept adolescents paresseux, un lundi soir dégoulinant de gris et de sloche, remettent en question sa très grande expertise. Il nous gratifie d'une crise de prima donna (« Vous saurez que j'étais sur Team Canada en 1986, les jeunes ! Pis on en faisait en tabarouette, des sprints, dans nos pratiques ! ») et part dans son bureau en laissant l'assistant-coach se charger de la demi-heure qui reste.

Notre entraîneur a la quarantaine avancée, mais il a le visage

1 Système d'enseignement général et professionnel, propre au Québec, qui suit les secondaires et précède l'université ou un enseignement supérieur technique

ron et l'air boudeur d'un enfant-roi de six ans et demi. Pas surprenant qu'il en ait gardé le caractère.

Je nage beaucoup trop de fois par semaine. Cinq, six. Ça dépend du nombre de lifts que mes parents acceptent de me donner (mon frère, on n'y pense même pas). Je ne crois pas que je vais devenir une athlète olympique. Je suis dans l'équipe de natation depuis que j'ai dix ans. Cinq ans plus tard, je sais que, si je ne suis toujours pas première, ou deuxième, ou même troisième dans ma catégorie au 200 mètres dos (qui est l'épreuve que je préfère, qui est *mon* épreuve), je ne le serai jamais. C'est correct.

Je nage parce que c'est la chose que je fais le mieux. Et aussi parce que j'aime ça.

Mais ce que je n'aime pas, c'est l'assistant-coach.

Qu'on doit obligatoirement appeler *assistant-coach*. Parce qu'*entraîneur adjoint*, selon lui, « ça fait ben trop *précieux* ».

Et on n'a pas le droit de l'appeler *Mathieu*, même si c'est son prénom. Parce que ce serait trop familier. Et, comme il le dit si bien : « C'est pas comme si vous pis moi on était des chums, les flos. »

C'est vrai que je n'ai pas d'amis qui, à dix-neuf ans, ont un DEC1 à moitié fini, une job à temps plein comme sauveteur au petit centre sportif d'une petite ville, et une forte tendance au *power trip* durant les séances d'entraînement de l'équipe de natation de la polyvalente².

1 Diplôme d'études supérieures

2 Équivalent du lycée au Québec

De ce côté-là, il a raison.

Aujourd'hui, Mathieu n'est pas très en forme. C'est le bon côté des lundis : le dimanche, il passe la soirée à boire, alors il est tellement amoché le lendemain qu'il peut difficilement faire autre chose que de nous regarder de loin, l'air hébété. Quand l'entraîneur le laisse seul avec nous, il s'appuie contre un des plongeurs pendant que nous terminons les séries inscrites au tableau. Mais il trouve quand même assez d'énergie pour me demander, à la fin de l'entraînement :

— Avec les épaules que t'as, comment t'arrives à t'acheter du linge aux mêmes places que les autres filles ?

Je lui lance mon plus beau regard meurtrier. Il rit.

— Lâche ton air bête, j'étais juste curieux... Coudonc, es-tu dans ton SPM ?

Mais ça pourrait être pire. Il pourrait me parler d'un défaut que je ne sais pas encore que j'ai.

Je sors très vite du centre sportif, sans me doucher, parce que ma mère m'attend déjà dans le stationnement. J'habite dans un coin de la ville qui n'est même plus la ville, dans le creux d'une route qui s'enfonce dans le bois. Si je fais trop attendre ma mère, elle peut décider de partir sans moi. Je devrais alors revenir à pied, ce qui me prendrait une bonne heure et demie. Je le sais, parce que c'est déjà arrivé. Une seule fois. Ma mère a dit que je l'avais cherché.

— Tu m'as attendue, aujourd'hui ? C'est gentil.

Je fais claquer la portière et lance mon sac sur le siège arrière. Il y a comme un nuage de chlore qui me suit, une odeur pointue qui envahit la voiture.

Ma mère démarre le moteur.

— Tu sais comment ça marche. Je t'attends vingt minutes, après ça je pars.

Quand ma mère passe me chercher, elle vient tout juste de finir de travailler. Elle a presque épuisé ses réserves quotidiennes de patience. Elle est infirmière, alors le niveau baisse assez rapidement. À la fin de la journée, vingt minutes, c'est tout ce qui lui reste.

— Ouin, *whatever*. Qu'est-ce qu'on mange pour souper ?

On mange toujours la même chose, les lundis soirs, mais mon estomac affamé exige d'être rassuré.

— Ça te tente pas de me poser autre chose, comme question ?

Ma mère change le poste de radio d'un doigt distrait.

— Je sais pas, genre « Comment ça va, maman ? » ou « As-tu passé une bonne journée, ma belle maman ? ».

— Pas dans ma description de tâches. C'est papa qui s'occupe de ça. Moi, ma job, c'est d'être ta pauvre fille qui crève de faim pis qui te demande ce qu'on va manger en arrivant.

Ma mère soupire.

— Spaghetti. Pour faire changement.

Ma mère a déjà proposé de nouvelles recettes, pour le lundi, mais ça n'a jamais soulevé beaucoup d'enthousiasme dans la famille. Il faut dire que le spaghetti de mon père est quelque chose : c'est tellement bon que ça a un goût de merveilleux.

Et c'est ce qui m'accueille quand je pousse la porte d'entrée : une odeur chaude et réconfortante, avec juste un soupçon d'épicé, qui enveloppe toute la maison. Mon estomac se met à gargouiller de façon incontrôlée. Je prends à peine le temps

d'enlever mes bottes avant d'aller tremper un doigt dans le grand chaudron qui trône sur le poêle.

Pour toute récompense, je me brûle le bout de l'index parce que la sauce mijote à gros bouillons et je reçois, de mon père indigné, une tape derrière la tête. Pour l'accueil, on repassera.

Quand nous nous assoyons à table, ma mère est encore de mauvaise humeur parce que : a) elle n'aime pas le spaghetti (une chose que je ne comprendrai jamais), et b) elle a appris que mon frère a passé la journée à végéter dans sa chambre. Ce qui n'a pourtant rien de nouveau. Je crois que mon frère ne fait rien de sa vie depuis tellement longtemps, à part aller au cégep une fois et demie par semaine, que ma mère a eu le temps de dépasser le stade de la colère et d'accéder à celui, beaucoup plus dangereux, de la déception.

Mon père, lui, aime beaucoup le spaghetti, mais partage les sentiments de ma mère vis-à-vis de la paresse chronique de mon frère. Et il m'en veut encore pour le doigt dans le chaudron. Mon père a une phobie des bactéries. Ce que j'ai toujours trouvé bizarre, puisqu'il travaille dans un garage. *Son* garage, maintenant qu'il l'a acheté à son ancien patron. Et est-ce qu'il y a un endroit sur la terre qui soit plus sale, plus propice aux microbes et aux germes, qu'un *garage* ?

Mon père dit que ce n'est rien comparativement aux bactéries qui peuvent s'accumuler sur un clavier d'ordinateur qu'on ne lave jamais. Je ne suis pas certaine de le croire.

La cuisine est donc au centre d'une bulle merveilleuse de bonne odeur de spaghetti, mais l'atmosphère autour de la table est glaciale. Ma mère se tient très droite sur sa chaise et zieute le repas avec dédain. Mon frère, qui a le tonus d'une larve, est

affalé devant son bol de spaghetti. Mon père rechigne à avaler plus que sa portion habituelle de bactéries. Le hérisson-lundi boude solidement dans son coin, toutes épines sorties.

Je viens de me resservir quand on sonne à la porte. C'est ma mère qui se lève pour aller répondre. J'entends une voix masculine qui me rappelle vaguement quelqu'un. Un témoin de Jéhovah ? Un joueur de hockey qui vend des tablettes de chocolat ?

Lorsque ma mère revient s'asseoir, elle me regarde avec un sourire que je n'aime pas beaucoup. Un sourire qui cache quelque chose.

— Emmanuelle, c'est pour toi.

Je dépose ma fourchette.

— Pour moi ?

Je n'ai aucune idée de qui ça peut être. Ma mère me tend un essuie-tout et je le passe sur ma bouche, machinalement.

Mon frère prend une pause au-dessus de son bol de spaghetti.

— Ouuuh, un petit gars pour Emmane...

— Ta gueule.

Je quitte la table et me dirige vers la porte d'entrée. Je repasse dans ma tête tous les gars que je connais, de près ou de loin. Je n'en vois aucun qui aurait une raison de venir sonner chez moi un lundi soir.

Ma mère a refermé la porte derrière elle, alors je l'ouvre.

C'est un gars. Il a une casquette et les mains dans les poches. Je sais qui c'est. Je connais même son nom : Thomas Pelletier. Nous allons à la même école. Il a un an de plus que moi, donc il a seize ans.

Et je suis pas mal certaine que je ne lui ai jamais parlé de toute ma vie.

— Euh, allô.

C'est aussi le frère de Mathieu, l'assistant-coach. Tout à coup, je me demande si c'est une mauvaise blague. Et si c'était Mathieu qui l'envoyait ? Et s'il était venu jusqu'ici pour me dire qu'avec les épaules que j'ai, c'est un miracle si je passe encore dans les cadres de porte ?

— Allô.

Il a presque la même voix que Mathieu. Râpeuse, un peu grave. Il est aussi grand que lui, c'est-à-dire pas mal plus que moi, mais il est moins large. Mathieu a l'air de consacrer tous ses temps libres à se faire des tendinites en soulevant des poids dans un gym et à commander des barils de créatine sur Internet. Thomas a l'air normal.

— Désolé de te déranger... Étiez-vous en train de souper ?

— C'est pas grave. On finissait, là.

Je ne sais pas quoi faire avec la porte. Si je la laisse ouverte, je sais que ma famille va garder le silence le plus complet pour essayer d'entendre notre conversation. Mais si je sors et que je la referme derrière moi, est-ce que Thomas va penser que je pense qu'il veut qu'on ait une discussion *privée* ?

Je choisis la deuxième option. Ma famille m'inquiète plus qu'un gars avec qui je ne reparlerai probablement plus jamais.

Thomas s'éclaircit la gorge.

— On a déménagé proche de chez vous, en fin de semaine passée.

Il a l'air assez inoffensif. Il n'a même pas osé enlever ses mains de ses poches. Je décide que ce n'est pas Mathieu qui l'envoie.

— Dans la maison des Cormier ?

— Ouin.

— Ah. Je savais pas.

Je me rends soudain compte que je n'ai toujours pas pris de douche et que je dois empester le chlore à trois kilomètres à la ronde. J'en ai une couche épaisse sur la peau. Je recule d'un pas et m'appuie contre la porte.

— On est arrivés samedi.

Peut-être parce que je me suis reculée, Thomas s'avance vers moi. Je me presse encore un peu plus contre la porte, en espérant qu'il ait une énorme grippe printanière et le nez complètement bouché.

— Pis j'ai manqué le bus ce matin, je savais pas à quelle heure il passait... Ma mère a péché sa coche. Elle aime pas ça me conduire à l'école, ça lui fait un gros détour pour aller à sa job.

Il s'éclaircit à nouveau la gorge.

— *Anyway.*

— Il passe à 7 heures 55.

— Ah. OK.

— Ben plus à 7 heures 58, mettons, mais des fois il décide d'être deux, trois minutes à l'avance. T'es mieux de pas prendre de chance.

Je me sens rougir. Je n'ai aucune raison de rougir, mais je rougis quand même. Ça m'arrive tout le temps.

Il fait déjà noir dehors. Peut-être qu'il ne voit pas que je vire tranquillement au rouge tomate ?

— Qui c'est qui décide ?

— Léo. Le chauffeur. Il est un peu bizarre.

— Ah ouin ?

— Ben, il est correct. Mais il écoute de la musique western, comme *vraiment* country western, avec les chanteurs qui roulent leurs *r...* Il met un chapeau de cow-boy le vendredi.

Thomas me regarde en souriant.

— C'est drôle.

Silence. J'en profite pour enfouir mes mains dans mes poches. Lui sort enfin les siennes, et il fait un autre pas vers moi. Il est maintenant assez proche pour que je puisse voir les toutes petites taches de rousseur qu'il a en haut des pommettes. Sous les sourcils aussi, et sur les ailes du nez. Je me demande quelles constellations on pourrait y tracer, en les reliant. Je me mordille un ongle ; ça me laisse un goût de chlore sur la langue.

Je pense à un détail logistique important :

— Pis tu sais où est l'arrêt ?

— En bas de la côte, c'est ça ?

— C'est ça. Pas mal plus proche de chez nous que de chez vous.

— Ah, c'est correct. Marcher un peu, ça va me réveiller.

L'air s'est rafraîchi. Je me dis que Thomas va partir bientôt.

Ça me fait drôle, comme si je voulais qu'il reste.

Thomas me regarde :

— Ç'a pas rapport, mais... avez-vous une piscine ?

— Euh, non.

Je devine trop bien ce qui s'en vient, mais je demande quand même :

— Pourquoi ?

— Ça sent vraiment le chlore.

Hypothèse de la grippe printanière : infirmée. Mes joues sont en feu.

— Ouin, ça, c'est moi. Je suis allée nager après l'école, pis...

— Ah, pas de trouble. C'est juste que je me demandais.

Je veux mourir, ou me fondre dans la porte, ou ne jamais avoir existé, ou une combinaison de tout ça. Mais lui me fait un grand sourire franc, comme si de rien n'était. Comme si ce n'était pas horriblement dégueulasse que j'empeste autant le chlore.

Ma mère dirait qu'il est exceptionnellement bien élevé.

— En tout cas. Excuse-moi encore de t'avoir dérangée. Je t'aurais textée, mais y a personne que je connais qui avait ton numéro de cell.

— Ouin, je pense qu'on a pas vraiment d'amis en commun.

— Bon, ben, on se voit demain ?

— Demain ?

— À l'arrêt d'autobus.

Niaiseuse.

— Ah, ouin. Euh, à demain !

Et je lui fais un signe de la main, un geste vraiment stupide, auquel il répond en souriant.

— À demain, Emmanuelle.

Et il s'en va.

Je rentre aussitôt à l'intérieur. Je récupère mon bol de spaghetti froid sur la table et le mets au four à micro-ondes. Je sens ma mère qui m'observe. Je sens aussi que la couleur de mes joues hésite encore entre la tomate et le homard.

Mon frère s'est déjà levé de table et est en train de rincer son bol dans l'évier. Il se tourne vers moi, puis éclate de rire.

— Quoi ?

Il s'approche et tend la main vers les mèches qui encadrent mon visage.

— T'as du spaghetti dans les cheveux, la sœur.

Je tire une mèche dans mon champ de vision. Elle est complètement enduite de sauce.

Dans le rayon « faire bonne impression », on repassera.

2

Les souris de la cafétéria (et celles de Hongrie)

PLUS TÔT DANS LA JOURNÉE — AVANT MATHIEU ET SON COMMENTAIRE sur mes épaules, avant Thomas et mes joues rouge tomate, avant ma mèche de cheveux encroûtée de sauce à spaghetti —, il y a eu une autre petite humiliation. Parce que les lundis ne sont pas assez difficiles comme ça, il a fallu que le hérisson me fiche une épine en plein dans le pouce.

C'était ce midi, à la cafétéria. J'étais assise à la même place que d'habitude, à côté de Jessamy et en face de Cassandre, tout au bout de la table. Je mangeais ma compote de pommes en silence, parce que j'avais déjà épuisé mon stock de conversation en parlant du dernier labo de chimie avec Cassandre. (Sujet du jour : est-ce qu'il y a des gens qui sont vraiment à l'aise avec les brûleurs Bunsen ?) Puis Rosalie,